

**YVETTE PIERPAOLI (1938-1999)**  
**Héroïne lorraine de l'action humanitaire**

par le Docteur François JUNG, membre associé libre



*Yvette Pierpaoli*

Le 18 avril 1999 une dépêche d'agence annonçait le décès accidentel, au cours d'une mission effectuée en Albanie, d'Yvette Pierpaoli, née au Ban Saint-Martin. Cette nouvelle a été annoncée très discrètement : la presse locale et certains journaux parisiens s'en sont fait l'écho en quelques lignes, mais cet événement n'a pas été mentionné par les chaînes de radio-télévision, pourtant si prolifiques à l'époque en ce qui concerne les événements des Balkans. Cependant, la mort lors d'une action humanitaire de cette femme qui avait voué son existence aux « *impuissants face à la tourmente* », aurait justifié de plus amples commentaires. C'est pourquoi il m'a paru bon de vous entretenir de la vie hors du commun de cette Mosellane.

## YVETTE PIERPAOLI

Yvette Pierpaoli naquit le 18 mars 1938 4 rue des Bénédictins, au Ban Saint-Martin. Son père, Ettore, né en 1907 à Sassoferrato, petite cité italienne située à proximité d'Ancône, fit partie de ces nombreux immigrants venus entre les deux guerres chercher du travail dans une Lorraine à cette époque en plein essor industriel. Il avait épousé, alors qu'elle sortait de l'adolescence, Jeanne Michel, née en 1909 à Villette (M. et M). Cette jeune fille orpheline avait été prise en charge par l'Assistance publique et placée dès sa quinzième année dans une ferme où elle avait effectué les plus basses besognes. Lors de la naissance d'Yvette, le couple avait déjà quatre enfants : deux garçons et deux filles.

Ettore Pierpaoli exerçait à Metz la profession de mécanicien en automobile ; excellent technicien il était très apprécié par son employeur. Après la défaite de 1940 il dut, avec sa famille, quitter la Moselle et trouva refuge à Nancy. Il avait monté une petite entreprise de transport, mais il dut bientôt renoncer à cette activité, en raison du vol de son unique camion.

Sa famille connut alors d'importantes difficultés matérielles pendant toute la durée de l'occupation.

Après la fin de la guerre, les Pierpaoli regagnèrent la Moselle et se fixèrent à Scy-Chazelles, dans un quartier où vivaient de nombreux Italiens. Le père retrouva facilement un emploi de mécanicien. Yvette fréquenta l'école du village. Elle suivit l'enseignement prodigué par monsieur Martin dont elle garda longtemps le souvenir. Lors d'un cours de géographie l'instituteur avait évoqué l'Indochine : c'est devant la carte de l'Asie qu'il avait déployée, que la jeune Yvette fut intéressée par l'Extrême-Orient. Dès lors elle ne cessa pas de rêver du sud-est asiatique et envisagea d'y vivre un jour, ambition qu'elle réalisera plus tard.

La famille Pierpaoli n'était pas heureuse. Les parents, en conflit permanent, vivaient dans la mésentente, les disputes entre frères et sœurs étaient fréquentes. Dans cet environnement malsain Yvette turbulente, au caractère déjà bien affirmé, manifesta bientôt une attitude agressive envers sa famille et ses camarades de classe, à telle enseigne qu'elle fut bientôt surnommée « *la peste* ».

Ayant quitté l'école dès sa quinzième année, Yvette trouva un poste d'employée de bureau à l'Union des Castors lorrains. C'est alors qu'elle se fit remarquer par un radio-amateur qui l'initia à son activité et lui construisit un poste émetteur-récepteur. Yvette se mit avec acharnement à ce passe-temps, se documenta sur la question, passa ses examens et sous le code F2 YP devint l'une des premières Françaises radio-amateur.

## YVETTE PIERPAOLI

Elle chercha bientôt un autre emploi et fut engagée à la direction du Service des Mines à Metz. Elle continuait à vivre au domicile familial, mais de jour en jour les relations avec son père devenaient de plus en plus conflictuelles. Le soir de Noël 1958, à l'issue d'une altercation particulièrement violente, elle quitta le domicile familial. Après avoir erré dans les rues de Metz, elle décida de se rendre à Paris.

Elle trouva refuge dans un hôtel borgne situé à proximité du Faubourg Saint-Denis. Elle s'éprit d'un proxénète et lui échappa lorsque celui-ci voulut la contraindre à la prostitution. Ses modestes économies furent vite épuisées : elle fit alors l'apprentissage de la misère, vivant dans la rue de petits métiers. Après une tentative manquée de suicide elle décida de réagir. Elle trouva un emploi de secrétaire chez un avocat et put, dès lors, vivre décemment. Poursuivant son rêve d'enfance, elle se mit à fréquenter assidûment les milieux asiatiques de Paris. A la suite d'une relation amoureuse avec un étudiant en médecine cambodgien, elle fut enceinte et accoucha d'une fille prénommée Emmanuelle.

Sa décision était prise : en 1967, âgée de 29 ans, elle s'envola pour le Cambodge, accompagnée de sa fille, âgée de quelques mois. Elle fut bien accueillie à Phnom-Penh où elle se fit rapidement de bonnes relations dans tous les milieux. Elle se révéla bientôt comme une excellente femme d'affaires, après avoir réussi à vendre un petit avion fabriqué par Dassault. Elle vendit ensuite des bouchons, des produits chimiques, des engrais, des tracteurs. En 1969, elle fonda avec un suisse Kurt Fuller, une société d'import export « *Sinofrance* », devenue ensuite « *Suisindo* »

La prospérité des affaires d'Yvette Pierpaoli fut entravée à partir de 1970 par la guerre. Les Khmers rouges, menés par Kieu-Samphan et Pol-Pot, occupèrent une partie du pays, instaurant un régime de terreur, ce qui entraîna une intervention militaire du Sud Vietnam et des USA. En 1974, fuyant l'avance des Khmers rouges, un grand nombre de réfugiés affluèrent sur Pnom-Penh épargnée jusque là. Emue par la triste situation des enfants victimes de cette guerre, Yvette Pierpaoli décida alors de leur consacrer une partie de son activité. Elle prit l'habitude d'en héberger en permanence une vingtaine dans sa demeure.

Elle fit cette même année un court séjour en France, afin de se réconcilier avec sa famille qu'elle n'avait pas revue depuis seize ans. Elle fut accueillie à Metz par sa sœur et se rendit au domicile de ses parents qui résidaient alors à Héricourt (Meuse).

Revenue au Cambodge, elle devint responsable d'une compagnie aérienne « *Continental Air Service* » qui effectuait des vols réguliers entre Phnom-Penh et Bangkok pour le compte de l'ambassade des USA. Elle

## YVETTE PIERPAOLI

fonda ensuite avec son associé Kurt, sa propre compagnie « *Cambodair* », composée de deux hélicoptères, et de deux avions, destinés à assurer les déplacements au Cambodge dont la plupart des routes étaient occupées par les rebelles.

En avril 1975, Phnom-Penh tomba entre les mains des Khmers rouges. Ceux-ci organisèrent l'exécution systématique de leurs ennemis de la veille et décrétèrent le déplacement de la population urbaine vers la campagne, où elle fut soumise à des travaux forcés démesurés. Afin de mettre ses enfants à l'abri de ces atrocités, Yvette Pierpaoli se décida à transporter le siège de sa société à Bangkok. Elle entreprit alors de venir en aide aux Cambodgiens qui avaient fui leur pays et avaient trouvé refuge en Thaïlande. Sillonnant la frontière au volant d'une petite voiture, elle visita les camps dans lesquels ils séjournèrent, leur apportant vivres et médicaments. A de nombreuses reprises, elle emmena à Bangkok, afin qu'ils puissent être opérés, des enfants blessés qui ne pouvaient pas recevoir sur place des soins adaptés à leur état.

En 1979 l'armée vietnamienne envahit le Cambodge et libéra la capitale. Le gouvernement de Thaïlande s'engagea alors dans une vaste opération de renvoi des réfugiés cambodgiens dans leur pays ; ceux-ci furent internés et une grande quantité fut massacrée. Yvette Pierpaoli, qui continuait à vivre à Bangkok et qui se rendait régulièrement à Phnom-Penh en avion, entreprit alors de nombreuses démarches auprès des autorités, afin d'obtenir la libération de certains de ces malheureux. Elle obtint par ailleurs des autorités thaïlandaises l'attribution de plusieurs tonnes de riz qui lui permirent de les sauver de la famine.

C'est peu après avoir appris la mort de son père qu'elle découvrit en 1979 un garçon de 5 ans, agonisant sur un charnier. Elle le recueillit, le fit soigner, et se décida à l'adopter, sous le prénom d'Olivier. Elle parvint à force de patience et d'amour à faire de cet enfant agressif, dangereux, un adolescent heureux qu'elle associera plus tard à ses actions humanitaires.

Malgré les événements, les affaires d'Yvette Pierpaoli avaient repris de l'ampleur. En 1981, son associé Kurt mourut d'une crise cardiaque dans l'avion qui le ramenait d'Europe. Ses associés thaïlandais profitèrent de cette situation pour la dépouiller de ses parts. Nullement démoralisée par la perte de son affaire, elle en lança une nouvelle : « *Indosiss* » dont l'essor fut rapidement prometteur ; en un an elle avait récupéré la majeure partie de son ancienne clientèle.

En 1985, Yvette Pierpaoli décida d'abandonner ses activités commerciales dans lesquelles elle avait parfaitement réussi. Après avoir confié la direction de ses affaires à ses collaborateurs, elle regagna la France. Désirant réfléchir en paix sur son avenir, elle se décida à faire une retraite au

## YVETTE PIERPAOLI

monastère normand de Bec-Hellouin. Elle y rencontra un jeune religieux d'origine italienne, le père Tiziano, qui s'apprêtait à repartir comme missionnaire au Guatemala. Il lui décrivit la triste situation de ce pays qui sortait de la guerre civile et qui dirigé par un régime sévère, vivait dans la misère. Le conflit avait laissé cent mille orphelins, laissés à eux mêmes. Yvette Pierpaoli se décida alors à se consacrer entièrement au sort de ces enfants déshérités. Afin de réunir les fonds nécessaires à l'organisation qu'elle avait fondée dans ce but « *Tomorrow* » (demain), elle effectua des tournées en France, en particulier à Metz, où elle réunit un certain nombre d'amis. Elle se rendit également aux USA. Ses efforts furent couronnés de succès et elle réussit à collecter la somme de 30 000 dollars et à obtenir la fourniture d'une ambulance et de matériel médical.

Elle prit alors en charge un village d'indiens, Zaculeu, en grande partie détruit, démuné de tout, peuplé d'un millier d'habitants, dont 225 orphelins et 60 veuves. Bientôt rejointe par plusieurs volontaires, elle entreprit de faire reconstruire les maisons, de faire creuser des puits et de remettre les terres en culture. Elle fit édifier une école, ainsi qu'un centre de santé, assurant des soins prodigués par une infirmière belge. Cette action fut efficace et en trois ans le village de Zaculeu put retrouver son autonomie, apportant la preuve « *qu'une personne seule peut parfois réussir ce que de grandes organisations ne permettent pas* ».

La restauration de Zaculeu étant en bonne voie, Yvette Pierpaoli décida de se consacrer aux enfants abandonnés de la capitale, Guatemala-Ciudad. Elle acquit une maison dans un quartier déshérité de la ville « *La Novena* ». Plus de 500 enfants garçons et filles, âgés de 5 à 17 ans, furent accueillis dans cet établissement. Abandonnés par leur famille, ou orphelins, couverts de vermine, drogués pour la plupart, souvent dangereux, ils vivaient de larcins et de prostitution. Avec de la patience et de l'amour, s'occupant de leur éducation et de leur instruction, elle parvint à en sauver un certain nombre de la misère et à leur assurer une insertion professionnelle. Ces enfants lui étaient très attachés et lui donnèrent le surnom d'abuella (grand-mère).

Elle reçut, lors de son séjour au Guatemala, la visite d'un responsable de l'UNICEF qui l'entretint de la situation difficile d'enfants abandonnés en Bolivie. Abandonnant la Novena à ses collaborateurs, Yvette Pierpaoli décida, en novembre 1986, de se rendre à La Paz. Elle y découvrit un petit monde d'enfants, souvent très jeunes, abandonnés par leurs familles, vivant dans la rue de petits métiers, tels que les 200 à 300 cireurs de chaussures (lustrabotas). Elle réalisa à leur intention une opération intitulée « *Qharuru* ». Elle en accueillit un grand nombre dans une maison qu'elle avait acquise, s'occupa de les nourrir, de leur assurer des soins médicaux et de les scolariser. Profitant d'un programme de construction lancé par le gouvernement, elle acquit soixante-six parcelles d'un terrain situé sur un

## YVETTE PIERPAOLI

plateau désertique des Andes en vue de permettre à des familles d'y construire leurs maisons. Elle réussit au cours d'une tournée d'un mois en Europe et aux Etats Unis, à réunir les fonds nécessaires au financement de cette opération.

En mars 1986, totalement épuisée par son travail et ne supportant plus le climat, ni l'altitude de La Paz, elle quitta la Bolivie, laissant derrière elle une belle réalisation, dont ses collaborateurs assurèrent la continuité. Elle entreprit alors un long voyage qui l'amena en Asie, ce qui lui permit de liquider son affaire et de la laisser aux mains de ses associés. Elle se rendit ensuite à New York où sa fille, Emmanuelle, poursuivait une carrière de danseuse. Après ce périple elle revint en 1989 en France dont elle avait été si longtemps absente. Elle séjourna pendant trois ans dans une maison « *Calle-Biou* » située à Uzès, qu'elle avait acquise en 1980 au court d'un bref séjour dans son pays natal et dans lequel elle n'avait, jusque là, pratiquement pas résidé. Elle entreprit la rédaction de ses mémoires et rédigea son autobiographie parue en 1992 chez Lafont « *Femme aux mille enfants* » dans laquelle elle relatait « *un combat pour faire naître l'espoir* ». Elle vint en personne présenter cet ouvrage à Metz en 1992, lors de l'Eté du Livre. La presse locale se fit alors l'écho de cet événement.

Yvette Pierpaoli ne considérait cependant pas sa mission comme terminée, et restait au contact des organismes s'occupant des populations déshéritées dans le monde. Elle entra alors dans une organisation, basée à New York : « *Refugees international* » dont le président, Richard Holbrooke sous-secrétaire d'état américain, fut le négociateur des accords de paix signés à Dayton en 1995. Cette association lui confia sa représentation en Europe. A ce titre, elle accomplit de nombreuses missions dans le monde entier. Au Libéria elle réussit à assurer la survie de 500 affamés. Elle retourna au Cambodge après que la situation se fut stabilisée, afin d'assurer une fois de plus le retour de réfugiés. Elle fut en Afrique au moment des événements survenus au Mali, au Burundi, au Niger, au Kenya. Elle se rendit en Birmanie et contribua, à cette occasion, à l'attribution en 1991 du prix Nobel de la paix au birman Aung-San-Sou-Kyi.

L'association dont elle était responsable lui avait confié au printemps 1999 une mission destinée à porter assistance aux réfugiés du Kosovo. Elle se rendit sur place, accompagnée de deux autres délégués, David et Penny Mc Call, afin d'explorer les moyens de réaliser cet objectif. Alors qu'ils circulaient en voiture le 18 avril 1999 sur la route reliant Tirana à Kukes, ils furent, tous les trois, victimes d'un accident mortel.

Ainsi mourut au champ d'honneur humanitaire cette femme exceptionnelle qui, pour des milliers d'être humains, reste une figure inoubliable.

YVETTE PIERPAOLI

En conclusion de son autobiographie elle nous a laissé un message que je livre à votre méditation :

*« La tâche est écrasante, et immense notre faiblesse, mais le fait que nous puissions si peu ne justifie pas de ne rien faire. Pour moi je garderai ma foi invétérée. Si à l'échelle individuelle nos actions ont la légèreté d'un nuage, réunies elles pourraient changer la couleur du ciel ».*



*Y. Pierpaoli parmi des enfants cambodgiens abandonnés.*